

RESTER VIVANT, MICHEL HOUELLEBECQ – Palais de Tokyo,
Paris 16^e – Jusqu'au 11 septembre

Michel Houellebecq par l'image au Palais de Tokyo

Invité au Palais de Tokyo, à Paris, jusqu'au 11 septembre, l'écrivain Michel Houellebecq dresse un portrait soigné et désenchanté du monde. *Par Roxana Azimi*

Les virages et sorties de route ne sont pas toujours faciles à emprunter pour les touche-à-tout. L'écrivain français Michel Houellebecq s'est essayé à plusieurs domaines, de la poésie à la chanson, en passant par le cinéma, avec un bonheur versatile. On rangerait volontiers le film *La Possibilité d'une île*, qu'il a tiré de son roman éponyme, dans la catégorie navet. Les ébats saphiques de *La Rivière*, dont il projette un extrait au Palais de Tokyo, relèvent au mieux de la curiosité. Cet été, Michel Houellebecq met les bouchées doubles dans le champ de l'art. À Perpignan, la semaine dernière, il a exposé ses photographies dans l'exposition « Before Landing » dans le cadre du Filaf. À la Biennale Manifesta, à Zürich, il présente des images médicales de son crâne, dans une scénographie blanche et glacée. Au Palais de Tokyo, l'humeur est tout aussi noire, le regard aussi cruel et clinique, mais la lumière se fait crépusculaire. Pas de soufre ici. Plutôt un spleen poisseux comme un cauchemar.

Fatalement, on attend Houellebecq au tournant. Sa prestation à Zürich n'est pas concluante. Fallait-il vraiment consacrer 2 000 m² au Palais de Tokyo à Houellebecq quand tant d'artistes patentés rêveraient d'y exposer ? N'est-ce pas tomber dans une course à l'audimat ? Pour autant, l'écrivain n'est pas « insincère », pour reprendre la formule de Marcel Broodthaers.

La photographie n'est pas chez lui une toquade : il a été formé à l'école nationale Louis-Lumière. Sa méthode n'est pas sans rappeler l'écoute flottante de la psychanalyse. « *Il reste des heures immobile, dans un état de demi-éveil, et quelque chose passe dans son champ de vision, rapporte Jean de Loisy, président du Palais de Tokyo. C'est une manière distante, rêveuse de prendre des photos* ». L'accrochage, lui, n'a rien de rêveur ni d'approximatif. Houellebecq est un perfectionniste qui ne laisse rien au hasard, même s'il inscrit en prologue : « *Il est temps de faire vos jeux* ». Accrochées au cordeau dans des caissons lumineux

FATALEMENT,
ON ATTEND
HOUELLEBECQ
AU TOURNANT



Michel Houellebecq,
France #012, tirage
pigmentaire (2016)
sur papier Baryta
contrecollé sur
aluminium,
73,4 x 50 cm.
Courtesy de l'artiste
et Air de Paris, Paris.

MICHEL
HOUELLEBECQ
PAR L'IMAGE AU
PALAIS DE TOKYO

HOUELLEBECQ
S'ATTACHE
RAREMENT À
L'HUMAIN, PLUTÔT
À SES SCORIES,
ARCHITECTURES
SANS QUALITÉS
QUI BALAFRENT
LE PAYSAGE

SUITE DE LA PAGE 08 ou collées sur aluminium, parfois incrustées de textes ou d'autres images, ses photos sont honnêtes, sans plus. Sans doute parce qu'elles ne sont que prétextes à son autobiographie mais aussi à un décor, celui désenchanté de la classe moyenne moderne dont l'horizon se limite à l'architecture d'autoroute et aux sinistres HLM. Hormis de gentilles photos de filles dénudées prises dans les années 1980, le seul être « vivant » qui s'infiltré dans l'exposition est son chien défunt Clément, un Welsh Corgi à qui il a dédié une ballade chantée par Iggy Pop, le symbole de l'amour absolu. Misanthrope jusqu'au bout de son objectif,

Houellebecq s'attache rarement à l'humain, plutôt à ses scories, architectures sans qualités qui balafrent le paysage, supermarchés cheap et autres non-lieux qu'il épuise à la manière de Georges Perec. Lorsque dans le parcours de l'exposition, la lumière s'empare soudain d'une salle, n'y voyez pas de promesse d'épiphanie. Les spots sont là pour mieux éclairer d'autres reliques de notre médiocrité, les stéréotypes du pittoresque, version sets de table touristiques dont Houellebecq a tapissé le sol. Même ses photos minérales prises en Espagne se déroberont à la joliesse. Les paysages rugueux ibériques annoncent leur érosion, comme l'enseigne de Leader Price porte en elle son obsolescence. « Vous n'avez aucune chance », peut-on lire en prologue de l'exposition. Aucune chance malgré les rêves d'immortalité et de clonage qui traversent *La Possibilité d'une île*. La mort annoncée, Houellebecq la présente

avec jubilation et dérision : au centre d'une salle tamisée trône un reliquaire en bouteilles de Coca-Cola, cadeau anonyme qui prévoit le trépas de l'écrivain en 2037.

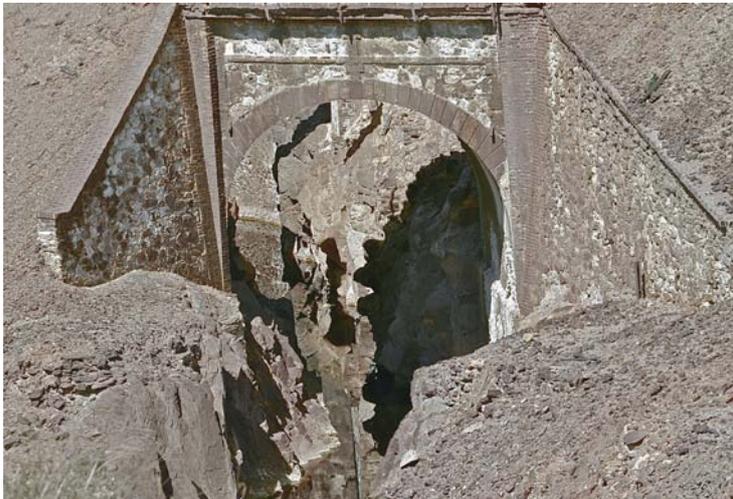
Si on retrouve ici l'arrière-goût et l'arrière-fond de ses livres, ne pointe en revanche nulle provocation. Déjà, dans son livre *La Carte et le territoire*, l'écrivain avait plus frôlé qu'égratigné le milieu de l'art. Comme si dès qu'il étendait son spectre à ce champ-là, il glissait vers le consensus. Encore que. Ce n'est pas le dernier artiste branché qu'il a convié autour de lui mais des personnages marginaux,

tels le styliste Maurice Renoma, figure des années 1960-1970, le plasticien Renaud Marchand ou le peintre Robert Combas, icône des *eighties*. Non sans danger d'ailleurs. Avec le chaos qui lui est propre, Combas vient rompre l'ordre méticuleux de Houellebecq. Pour l'occasion, le peintre a même accepté de reconstituer le bordel de son atelier, avec disques vinyles, coupures de photos érotiques et menus objets kitsch en plastique. Comme pour démentir cette phrase qui clôt l'exposition : « nous habitons l'absence ».

RESTER VIVANT, MICHEL HOUELLEBECQ, jusqu'au 11 septembre, Palais de Tokyo, 13, avenue du Président Wilson, 75116 Paris, tél. 01 81 97 35 88, www.palaisdetokyo.com



Michel Houellebecq,
Cliffs of Moher. Courtesy
de l'artiste et Air de Paris,
Paris.



Michel Houellebecq,
Espagne #005, tirage
pigmentaire (2016) sur
papier Baryta, contrecollé
sur aluminium,
88,1 x 60 cm.
Courtesy de l'artiste et Air
de Paris, Paris.

